



COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)

NOËL DE BONNE VOLONTÉ



Vous lirez dans ce numéro :

- PAGE 2. — Rumeurs du Monde.
 PAGE 3. — Qu'est devenue la tête d'Henri IV ?
 PAGE 4. — Essai sur le patriotisme.
 PAGE 5. — Ceux qui ont choisi la liberté.
 PAGES 6-7. — NOËLS DE FRANCE.
 PAGE 8. — La Belgique restera une Monarchie.
 PAGE 9. — Les ascendances françaises de la Famille Royale d'Angleterre.
 PAGE 10. — Un conte de Noël.
 PAGE 12. — NOS POSITIONS.

Dans cette angoisse où nous sommes.

Dans cette misère où nous sommes.

Dans ce brouhaha des hommes.

Dans ce tumulte.

Dans cette incertitude.

Dans cette immense nuit où nous errons.

Notre pensée va vers cette autre inquiétude, cette autre angoisse, cette autre misère.

Une femme et un homme errent, dans une ville trop grande, où ils se perdent.

Cette femme va enfanter.

Par toute la ville, pas une chambre.

A la veille des fêtes, on ne s'embarrasse pas d'une femme qui va mettre au monde !

Il fait froid, il fait nuit, il fait noir ; et les hôtels sont pleins.

On les tolère enfin dans une étable, mais qu'ils se débrouillent.

Malgré son inquiétude, malgré son désarroi, la Vierge est sereine ; elle sait qu'elle porte en elle le Fils de Dieu, le Tout-Puissant, le Roi des Rois. Elle est porteuse d'espérance.

Elle sait que dans cette pauvreté, dans cet abandon, dans l'âcre odeur de paille et d'animaux, dans la lourde chaleur de l'étable, dans ce dénuement, sans langes et sans soins va naître Celui qui fût prédit par les prophètes, Celui qui sauvera le genre humain.

Force, Joie, Ardeur sont en elle. L'Espérance est née. Voici que déjà les promesses s'accomplissent. Curieux, le bœuf et l'âne réchauffent l'enfant de leur haleine affectueuse.

Les bergers, avertis par les anges, viennent avec leurs humbles présents, les plus riches, ceux du cœur.

Les rois, guidés par l'étoile, apportent leurs somptueux cadeaux, les plus lourds, ceux de la puissance.

Nous aussi nous sommes-là — en ce soir de Noël — désarmés de porter en nous une telle foi, lourds de cette nouvelle civilisation qui doit naître, inquiets de nous voir si riches d'espérance, et si pauvres à la fois.

Nous n'avons plus ni toit, ni soutien, ni lumière, ni voix, et l'avenir semble se dérober devant nous.

Et pourtant, pleins de confiance dans notre nuit, nous accueillons ce Noël avec allégresse. Nous savons que, longtemps peut-être, nous devons vivre notre vie cachée pour mieux nous préparer à notre vie publique.

Demain, chacun à notre place, nous ferons de nos mains enlacées cette chaîne de Joie et d'Amour dont, au soir de Noël, tant d'hommes auront rêvé. Noël de patience, Noël de pauvreté, Noël 1947, a vu se lever l'étoile. Elle s'appelle : ESPERANCE.

RUMEURS DU MONDE

EGYPTE

INFIDELITE EGYPTIENNE

Les nouvelles égyptiennes attristent les Français, qui portèrent toujours l'Egypte dans leur cœur. La statue en marbre de Ferdinand de Lesseps, créateur du canal de Suez, a été renversée et brisée par des manifestants aux cris de : « A bas les puissances impérialistes ! Vivent la Russie des Soviets, la Pologne et la Syrie ! Vive la Ligue arabe ! »

La France, qui ignore la haine, vient de célébrer le 125^e anniversaire de la date (27 septembre 1822) où Jean-François Champollion adressa à l'Académie des inscriptions et belles lettres son fameux mémoire sur le déchiffrement des hiéroglyphes. Grâce à lui naissait une nouvelle science : l'égyptologie, dont les découvertes devaient enrichir l'Histoire et procurer à l'Egypte moderne des trésors d'art qui en ont fait le plus grand centre touristique du monde.

Qu'est-ce que cela, au regard des passions politiques déchaînées ? L'Egypte abrite et encourage, avec Abd El Krim, tous les fauteurs de révolution de l'Afrique du Nord !... Cela n'empêcha pas la France d'envoyer ses médecins et ses sérums à l'Egypte, frappée d'une épidémie de choléra.

(International Observer London.)

ETATS-UNIS

CONTE ARABE

Cette histoire nous vient d'Amérique. Elle circulait beaucoup à New-York à la veille de la conférence de Londres.

« Un grand prince d'Orient, ayant remarqué un jour la fille d'Ahmed, un pauvre laboureur, résolut de partager avec elle sa couronne et ses biens. Mais l'émissaire qu'il envoya porter sa demande revint en déclarant que celui-ci refusait de se séparer de sa fille.

« Le prince, étonné mais patient, adressa alors au pauvre Ahmed son grand vizir accompagné d'une somptueuse ambassade. Peine perdue. Ahmed demeurait inflexible. Comprenant que seule sa présence pourrait vaincre la ridicule obstination du laboureur, le Prince se déplaça avec toute sa cour pour demander à Ahmed la main de sa fille. Mais celui-ci refusa encore et cacha sa fille au regard du prince.

« Perdant toute patience devant l'injure qui lui était faite, celui-ci appela ses janissaires. Ils rossèrent copieusement Ahmed qui, aussitôt, s'écria : « Que le prince n'a-t-il parlé plus tôt un langage que je puisse comprendre ! Voilà ma fille ; elle est à vous. »

Et voilà pourquoi le général Marshall a remplacé M. Byrnes...

LE TRAIN DE L'AMITIE

On a peu parlé en France de cette belle initiative américaine. Et pourtant, l'idée de ce train qui parcourt toute l'Amérique d'ouest en est, recueillant sur son passage des dons de vivres destinés à la France et à l'Italie était généreuse et elle remporta un énorme succès.

Parti de Los-Angeles le 7 novembre, avec 7 wagons, il en comptait 270 lorsqu'il arriva, 10 jours plus tard, à New-York. Sur tout le parcours, ménagères, enfants des écoles, associations d'anciens combattants s'ingénierent à amonceler des tonnes de blé, de farine,

de sucre, de pâtes alimentaires, de lait condensé et de légumes secs. Partout, les écoliers allaient glaner derrière les moissonneurs. Une seule école récolta ainsi pour près de 1.000 dollars de céréales. En outre, les fonds recueillis pour servir à l'achat de vivres supplémentaires dépassent 100.000 dollars.

Les wagons chargés de vivres furent ensuite chargés sur des navires ornés des drapeaux français et italien et, devant une foule immense, défilèrent devant la statue de la Liberté, salués par les sirènes de tous les navires du port et les geysers des bateaux-pompes. Leur transport vers l'Europe est gratuit.

Devant le succès de cette initiative, due à un journaliste new-yorkais, quatre autres « trains de l'amitié » se préparent à parcourir d'autres Etats d'Amérique que le premier convoi n'avait pu visiter.

Il n'est que juste de saluer avec émotion et reconnaissance ce geste du peuple américain, qui vient spontanément au secours de l'Europe affamée.

FRANCE

LE JUMELAGE

Ma femme de ménage est revenue « des commissions » en proie à une grande fureur. Elle avait voulu acheter une brosse. Mais le commerçant n'avait voulu lui en vendre que par paire : deux brosses ficelées ensemble.

Voilà bien du nouveau. Dans le secteur des brosses, l'économie dirigée donne-t-elle donc des résultats si merveilleux ? Doit-on forcer la main au client pour absorber une surproduction ?

Ce n'était pas exactement cela. La colère de ma femme de ménage venait du fait que, des deux brosses, il y en avait une qui ne valait rien. Pour acheter la brosse qui brossait, il fallait acheter en même temps une brosse qui ne brossait pas. On lui avait déjà fait le coup avec des navets filandreux. Le fruitier ne vendait ses haricots qu'à condition de lui enlever le même poids de navets. Et il y avait eu en outre chez le crémier une histoire assez compliquée de fromage coulant sans ticket et de fromage-plâtre avec ticket qui avait mis le comble à une exaspération que je trouvais d'ailleurs entièrement justifiée.

Réflexion faite, je me suis dit que ces honorables commerçants ne faisaient que suivre une pratique devenue courante chez les particuliers comme dans les affaires de l'Etat. Tout ne va que par un jumelage du meilleur et du pire. Bienheureux quand le pire n'annihile pas le meilleur !

Lorsqu'on décrète que la circulation des autos est libre, on décrète en même temps que l'on ne distribuera qu'une quantité d'essence dérisoire pour les faire rouler. Lorsque M. Ramadier annonce le retour d'une vache grasse, il balance immédiatement son discours en signalant l'apparition de plusieurs vaches maigres. Lorsqu'on obtient une augmentation des salaires de 11 %, le coût de la vie renchérit de 20 %.

Et lorsqu'on décrit les bienfaits que doit engendrer dans un proche avenir la captation de l'énergie atomique pour le confort de l'existence humaine — c'est encore en projet, — il convient d'ajouter dans un petit post-scriptum que cette existence humaine peut être instantanément supprimée par l'atome libéré. Et ceci a dépassé le stade des projets.

SUEDE

LE ROI GUSTAVE V FETE SES QUARANTE ANS DE REGNE

La Suède est aujourd'hui en fête. Elle célèbre avec ferveur le quarantième anniversaire de l'avènement au trône du roi Gustave V, qui, le 16 juin dernier, est entré dans sa quatre-vingt-dixième année. Aucun de ses prédécesseurs n'a connu un règne aussi long. Le record de Gustave I^{er}, fondateur de la dynastie Wasa, qui avait régné trente-sept ans (1523-1560), est bien battu...

Né au château de Drottningholm, le 16 juin 1858, le roi était âgé de près de cinquante ans quand il monta sur le trône le 8 décembre 1907. Refusant les fastes traditionnels de la cérémonie du sacre, il fut toujours un roi démocrate. Jusqu'en 1917, les conservateurs et les libéraux se succédèrent au conseil des ministres ; mais cette année-là le leader socialiste Hjalmar Branting, son ami d'enfance, entra dans un gouvernement suédois pour former ensuite en 1920 le premier ministère du parti ouvrier. Depuis 1932, sauf une brève interruption de quelques mois, Gustave V ne s'est plus séparé de ses ministres social-démocrates, dont il est devenu lui-même « le meilleur des conseillers ».

C'est entouré du respect et de l'amour sincère du peuple qu'il achève un règne caractérisé par une courbe montante du bien-être général. Tous les partis et toutes les classes sociales sont d'accord pour reconnaître au vieux roi un grand mérite personnel dans l'évolution heureuse de son pays.

« Le Monde ».
(9 décembre).

BULGARIE

EPURATION SOVIETIQUE !

La « British League for European Freedom » communique les faits suivants sur l'épuration dans les Balkans :

« Le Gouvernement bulgare vient d'adresser à la Commission Internationale des Crimes de Guerre la demande de rayer le général Marinov, l'actuel ministre de Bulgarie à Paris, de la liste des criminels de guerre. La Commission n'a donné aucune suite à cette demande. Le général Marinov, étant responsable de l'organisation des massacres, qui se sont déroulés en Macédoine Occidentale durant l'occupation, avait été inscrit sur ces listes en 1945. »

Ce cas, dit le bulletin de la League, n'est pas un cas unique dans les Balkans, car un des ministres de Tito, le colonel Selymus Philipovic, qui commandait pendant l'occupation un régiment d'Oustachi (organisation quisling croate à la solde de l'Italie), se distinguait, lui aussi, par l'organisation des massacres de patriotes serbes. (S.P.C.).

U. R. S. S.

LA DERNIERE HISTOIRE RUSSE

Un concours fut ouvert récemment en Russie pour l'érection d'un monument à la gloire de Pouchkine. L'auteur du meilleur projet devait recevoir une double carte d'alimentation.

Vingt mille maquettes furent envoyées à Moscou. Le prix fut donné à un sculpteur de Pinsk, qui avait représenté Staline en train de lire un livre de Pouchkine.

« Le Libertaire ».

QU'EST DEVENUE LA TÊTE D'HENRI IV ?

Dans un article paru dans le *Monde* du 4 novembre, M. Robert Christophe évoquait, à propos des dernières feuilles de Saint-Denis, le mystère de la tête de Henri IV. Résumons d'abord, pour nos lecteurs, les éléments de cette passionnante énigme historique que nous tenterons ensuite d'éclairer d'un jour nouveau.

C'est le 31 juillet 1793 que la Convention décidait, après un rapport de Barrère, de détruire tous les tombeaux de Saint-Denis. Aux termes de cette résolution « la main puissante de la République doit effacer impitoyablement ces épitaphes superbes et démolir ces



Profil de la tête momifiée superposée sur le portrait d'Henri IV par A. Baizot

mausolées qui rappelleraient des rois l'effroyable souvenir. »

Les travaux commencèrent le 6 août et se poursuivirent jusqu'au 12 novembre.

Les chroniques de l'époque révèlent que le corps de Henri IV fut trouvé si bien conservé « qu'on le dressa contre un pilier pour que chacun eût la liberté de venir le contempler. »

Au retour des Bourbons, Louis XVIII fit ouvrir les fosses où gisaient les débris informes de nos rois. On n'y retrouva pas la tête de Henri IV. Par contre, on découvrit trois corps sans tête, dont l'un fut supposé être celui du Béarnais. Certains historiens prétendent que la tête en avait été séparée afin d'en faire un moulage. D'autres, tirant argument de la durée des fouilles, supposent que des royalistes eurent le temps d'en soustraire certaines reliques.

Quoi qu'il en soit, un fait demeure certain : la tête du bon roi Henri demeura introuvable. Et, pendant un siècle, nul n'y songea plus.

LA TÊTE D'HENRI IV POUR TROIS FRANCS ?

Un jour — exactement en 1919 — on vendait à la Salle Drouot le mobilier d'un artiste récemment décédé. Le commissaire-priseur proposa tout à coup aux acheteurs une tête momifiée qui passait pour être celle de Henri IV. Un amateur l'acheta pour trois francs.

Ici s'arrêtait la science de M. Robert Christophe. Mais un lecteur du *Monde*, ayant poussé l'enquête un peu plus loin, découvrit

de nouveaux renseignements. Lisant un ouvrage sur la radiesthésie, il apprit qu'un baguettisant de Seclin (Nord), M. Blondeau, avait été appelé à authentifier la tête momifiée que l'on supposait être celle de Henri IV et qui avait été achetée par M. Bourdais, habitant Dinard.

M. Blondeau, qui ignorait tout des thèses de M. Bourdais, semble avoir découvert de lui-même l'origine et l'authenticité du chef royal. Cette curieuse étude date de 1933. Depuis, on perd de nouveau sa trace.

C'est ici qu'une équipe de jeunes royalistes parisiens, rédacteurs du « Courrier de la Mesnie », reprit l'enquête à son compte. Elle s'était fixé deux buts :

Retrouver la trace de M. Bourdais depuis 1933;

Recueillir les preuves de l'authenticité de la tête qu'il détenait et qu'on supposait être celle du bon roi Henri.

Nous sommes parvenus, dans chacun de ces domaines, à des résultats intéressants et qui viennent compléter utilement les indices recueillis par *Le Monde*.

DE LA PLACE DU TERTRE AU MUSÉE GREVIN

Retrouver la trace de M. Bourdais nous fut relativement aisé. Un journaliste parisien nous signala, tout d'abord, qu'il avait été attiré, en 1935, par « un magnifique écriteau en lettres gothiques » qui ornait le fronton d'un réduit montmartrois, exactement place du calvaire. Et là, au milieu d'un désordre indescriptible, il découvrit Bourdais, « le regard brillant d'espoir, comme une lampe toujours allumée près de l'étrange relique. »

Quelques jours plus tard, nous eûmes l'idée d'aller interroger M. Maxime Gabriel-Thomas, l'érudit directeur du Musée Grévin, dont nous connaissons la passion pour les énigmes de l'histoire. Quelle ne fut pas notre surprise d'apprendre qu'il avait été lui-même mêlé d'assez près au « mystère de la tête de Henri IV », dont il fut même, durant plusieurs années, dépositaire. Voici en quelles circonstances :

« C'est en 1936, nous dit-il, que nous décidâmes de réaliser au Musée Grévin le tableau représentant « Henri IV au siège de Paris ». Nous cherchions alors, pour modeler le visage du roi, l'un des masques pris après sa mort lorsque Paul Reboux nous parla de M. Bourdais. « Allez le voir, me dit-il. Il vit maintenant avec la tête de Henri IV. »

« C'est ainsi que le Henri IV qui figure au Musée Grévin fut réalisé selon les indications de la fameuse tête momifiée. M. Bourdais fit mieux : il nous confia la précieuse relique pour qu'elle fut également exposée. Il n'y mettait qu'une condition : que nous posions, dans le même reliquaire, une croix de la Légion d'honneur ! Nous le lui accordâmes, sans comprendre. »

La tête de Henri IV figura donc au Musée Grévin, de 1936 à la guerre. Puis, M. Bourdais la reprit. N'est-il pas étrange qu'aucun des lecteurs du *Monde* n'ait eu connaissance de ce fait ? Les rigueurs de notre temps laissent peu de loisirs aux amateurs d'histoire. Du moins avions-nous largement avancé notre enquête.

Mais, depuis 1939, on perd de nouveau la trace de M. Bourdais et de son précieux dépôt. L'un et l'autre semblent avoir disparu dans la tourmente. Pourtant, nous ne renonçons pas à les découvrir et si quelqu'un de nos lecteurs peut nous apporter quelques in-

dices, nous les accueillerons avec joie.

Car, et c'est là le plus important, *il y a tout lieu de croire que la tête détenue par M. Bourdais est bien celle du bon roi Henri IV.*

SEPT PREUVES ET UNE CONTRE-EPREUVE

Nous avons pu retrouver un exemplaire d'un ouvrage extrêmement rare, et que paraissent ignorer ceux qui, avant nous, se sont penchés sur ce problème. C'est un opuscule de 60 pages, publié à Dinard, en 1930, par M. Bourdais lui-même et qui s'intitule : « Pourquoi et comment fut tué Henri IV. »

Cet ouvrage contient, outre de nombreuses reproductions photographiques du chef célèbre, quelques-uns des arguments sur lesquels M. Bourdais fonde l'authenticité de sa relique — les preuves, nous pouvons les résumer ainsi :

1° Toutes les analyses anthropologiques faites par les savants les plus réputés, établissent de façon irréfutable que cette tête est bien celle d'un homme de 55 ans environ, de taille moyenne, décédé de mort violente au début du XVII^e siècle.

2° Cette tête a été sectionnée longtemps après la mort, et sans aucune précaution, ainsi qu'en témoigne le cou déchiqueté.

3° Elle porte des traces de chaux vive (provenant de la fosse où elle fut jetée en 1793) et même quelques traces de plâtre (provenant probablement du moulage effectué en 1793).

4° La tête porte, à la lèvre supérieure, une coupure semblable à celle que reçut le roi, lors de l'attentat de Jean Chatel, en 1594.

5° Le lobe de l'oreille droite porte un trou très visible, destiné à supporter de lourds pendants d'oreilles, tels que ceux qu'on voit sur certains portraits de Henri IV. Même un grain de beauté que celui-ci portait à la joue est visible sur la tête momifiée.

(Suite page 9)



Le portrait d'Henri IV au Musée Grévin, réalisé d'après la tête momifiée, est d'une ressemblance frappante

Essai sur le Satriotisme

Le sentiment patriotique n'est pas un sentiment aussi simpliste qu'on pourrait l'imaginer d'abord. On peut même découvrir en lui au moins deux tendances opposées, sinon contradictoires.

Il y a un *patriotisme rouge*, couleur de sang, couleur de feu ; c'est le patriotisme nationaliste, le patriotisme militaire. Toujours en éveil, il a l'offense facile et la riposte prompte. Quelquefois peu traitable, voire arrogant et belliqueux comme un coq, il entoure d'un soin extrême tout ce qui touche le prestige et la grandeur nationale ; mais ce souci lui vient, le plus souvent, en opposant son pays aux autres ; il croit volontiers à la supériorité de la patrie qu'il sert sur les autres patries. Chaud comme un tas de braises, il brûle d'enthousiasme et d'excessive ardeur ; il a le goût du risque, l'amour de l'aventure, le sens de l'effort en commun ; c'est un patriotisme d'élan et de sacrifice ; il a le ressort héroïque. L'honneur, la conquête et la gloire sont dans sa manière, comme le sont les triomphes impériaux « sous la pourpre flottante et l'airain rutilant ». Volontiers panachard et claironnant, un peu dans le ton des « quatorze juillet », il aime le grand fracas, les défilés et les fanfares. Toujours très attaché aux vertus guerrières, il se plaît au combat, au tumulte des armes, et ne conçoit guère la nation que sous la forme d'un immense camp militaire.

Il se fait de la patrie une idée religieuse ou, comme on dit aujourd'hui, « mystique » : la Patrie, à son sens, est un tout, un absolu, une déesse pour qui l'on meurt, admirablement symbolisée par le drapeau, cette guenille sublime, teintée du sang des braves. Patriotisme de feu et de flamme, il a le souffle large ; c'est le père des grandes éloquences, l'inspirateur de Démosthène, de Cicéron, de Danton ; et, s'il voit grand, c'est qu'il regarde avec son cœur.

Il y a aussi un *patriotisme blanc*. Patriotisme de tête, il se montre moins turbulent que l'autre, plus lucide, plus philosophe ; peut-être plus féminin ; certainement plus pacifique, ennemi des provocations guerrières, un peu candide parfois, il croit à la paix des nations, à la fraternité des peuples et prend tout son plaisir à cultiver son jardin : patriotisme de jardinier, d'homme de fruits et de légumes ; patriotisme de paysan, l'homme d'un pays, d'un canton de terre ; patriotisme de manant, d'homme qui reste enfoncé dans sa glèbe comme un pieu. Ce patriotisme-là est lié à tout ce qui tient, à tout ce qui dure. Il met sa grandeur dans les plus obscures réalités « et montre sa hauteur, comme dit Montaigne, à aimer mieux les choses moyennes, que les éminentes ».

Il trouve que c'est assez servir la patrie, qu'honorer ses amis, ses voisins, ses proches : la véritable patrie, dit-il volontiers, commence à ce qui nous touche de près. L'image de la patrie, à ses yeux, c'est tout ce qui rend la

vie plus noble, plus belle, plus douce et plus agréable à vivre : une grande œuvre littéraire, une cathédrale, un paysage de fine ordonnance, un chemin tranquille, un coin de terre, une vieille maison. Il ne conçoit pas la patrie comme une position à défendre, mais comme une tradition à respecter, un patrimoine à cultiver, un héritage à léguer : *terra patria*, la terre ancestrale, la terre héréditaire. Le sentiment de la patrie ressemble alors au sentiment de la famille : la patrie est un foyer, une famille élargie, une famille de familles.

Tels sont les deux versants du sentiment patriotique : patriotisme de flamme et patriotisme de lumière, — le soldat et le laboureur, le coq et la colombe, la fleur de lis et le coquelicot.

Le Rouge
et
le Blanc
par Daniel DURAND

On pourrait croire que chacune de ces deux façons d'aimer et de servir son pays fût inspirée par une attitude politique. On pourrait supposer, par exemple, que le nationalisme, le militarisme, l'impérialisme fussent, comme on dit, des « sentiments de droite », et le pacifisme, le souci d'entente et de coopération internationales, des « sentiments de gauche » ; et sans doute en fut-il longtemps ainsi. L'histoire enseigne pourtant qu'il n'y a là nulle fatalité et que patriotisme rouge et patriotisme blanc peuvent fort bien, l'un et l'autre et selon l'occasion, se ranger soit « à gauche », soit « à droite ».

C'est ainsi que l'on vit, en France, le patriotisme rouge se situer à gauche ; il y demeura même longtemps. Sous la Révolution, on appelait « patriote » tout citoyen passionnément attaché à la cause révolutionnaire autant qu'à la patrie française, les deux choses marchant alors de compagnie ; c'était le temps de la croisade jacobine pour le droit des peuples, de la guerre libératrice menée à l'accent de la « Marseillaise » et du « Chant du Départ », tout flambant de foi patriotique et révolutionnaire. Cette même foi patriotique et révolutionnaire se reconnaît, d'ailleurs, tout au long du siècle qui suit : chez le gogard de l'Empire, ébloui par la légende des aigles ; chez le libéral de la Monarchie de juillet, soutien actif du parti du mouvement ; chez le socialiste proudhonien du Second Empire, enflammé par le principe des nationalités ; chez le républicain de 1870, partisan,

avec Gambetta, de « la guerre à outrance » ; et jusque chez le communard de 1871, poussé à la révolte autant par l'humiliation de la patrie que par l'injustice sociale.

Dans le même temps que le nationalisme occupait la gauche, le pacifisme, évidemment, tenait la droite : sous la Révolution et sous l'Empire, les émigrés, par leurs alliances étrangères, leur cosmopolitisme, représentaient l'idée de la solidarité internationale ; au moment de la Restauration, les Bourbons, incarnaient l'apaisement, la conciliation européenne ; le conservateur de 1840, le grand bourgeois de 1850, le Versaillais de 1871, affichaient leur volonté de paix à tout prix. En somme, pendant un siècle, le pacifisme fut regardé comme une idée réactionnaire ; le nationalisme, comme une idée progressiste.

Cet ordre se trouva brutalement renversé par l'apparition, à l'extrême-gauche, de l'internationalisme marxiste : ce système, à l'encontre des socialismes français traditionnels, proclamait la solidarité des travailleurs par-dessus les frontières et commandait l'union des prolétaires de tous les pays. Du coup, le nationalisme s'en fut choir à droite. On vit le mouvement boulangiste, né du côté radical, faire retentir de son esprit cocardier et revanchard les milieux conservateurs et catholiques. L'affaire Dreyfus vint à point pour fixer dans les mœurs cette classification nouvelle : à gauche, on prit la défense des « droits de l'homme » ; à droite, on mit en avant le respect des institutions militaires ; ici, l'on était pour la Nation ; là, pour l'Humanité.

L'union des nationalistes et des conservateurs ou, comme on disait alors, « du sabre et du goupillon », s'affirma par la fondation de ligues au titre significatif : la Ligue des Patriotes, de Déroulède ; la Ligue de la Patrie française, de Lemaître et Coppée ; la Ligue d'Action française, de Maurras et Vaugeois ; ces derniers, défenseurs du « nationalisme intégral », se proposaient d'« intégrer » le nationalisme à la tradition monarchique, ce qui montre assez qu'auparavant les deux choses étaient distinguées. Contre ces ligues de droite se dressait la fameuse Ligue des Droits de l'Homme, rempart de l'idéologie humanitaire. Bref, pendant de longues années, la droite fut militariste et la gauche pacifiste. La guerre de 1914 vint, d'ailleurs, confirmer cette opposition : si elle réalisa pratiquement l'unité nationale, elle aida pourtant, par sa cruauté, à renforcer les doctrines humanitaires de gauche et, par son absurdité, créa une anarchie intellectuelle dont le représentant le plus spectaculaire fut sans doute le mouvement surréaliste. Qu'on se rappelle, par exemple, les manifestes d'Aragon : « Nous sommes ceux-là qui donneront toujours la main à l'ennemi. » Au patriotisme étroit et chauvin de droite, répondait l'antimilitarisme de gauche.

(Suite page 11)

CEUX QUI ONT CHOISI

On connaît trop peu, en France, le nombre et l'importance des mouvements qui, partis d'Europe orientale, se sont donnés pour tâche de lutter, par des moyens divers, pour la libération de leur pays de l'écrasante tutelle soviétique.

De temps à autre, l'exécution d'un chef de la « résistance intérieure » ou l'évasion d'un leader de l'opposition, comme M. Mikolajczyk, chef du parti paysan polonais, rappelle leur existence.

Pourtant, dans les Balkans et aux frontières mêmes de l'U.R.S.S., des milliers de partisans tiennent le maquis.

Voyons donc maintenant comment s'organise la résistance « extérieure ».

LES POLONAIS possèdent, à Londres, un « gouvernement » dont le Vatican, l'Espagne et l'Irlande ont reconnu la légalité. Depuis le décès de M. Raczkievicz, le 7 juin dernier, ce « gouvernement » est présidé par M. Auguste Zaleski, ancien ministre des Affaires étrangères. Différents groupes politiques y sont représentés, dont les principaux sont les partis socialiste, « Sanacja » (droite) et « Endecja » (national-démocrate). Ces partis se retrouvent en un Conseil unique avec les deux principaux groupes d'émigrés polonais : l'armée Anders, forte de 100.000 hommes et la Ligue des Polonais d'Amérique, qui groupait 4 millions d'adhérents.

La personnalité de M. Mikolajczyk, bien que fort discutée, pourrait leur fournir le chef qui leur manque encore, paré qu'il est désormais du prestige d'une retentissante évasion.

LES YUGOSLAVES sont, eux aussi, fortement divisés. Mais là, les divergences de partis ont fait place aux divergences techniques. On distingue les Croates de M. Matczek, les Slovènes, de M. Neditch, les Macé-



M. Ferenc Nagy retrouve à la frontière suisse son jeune fils, retenu par les communistes jusqu'à sa démission

doniens de l'O.R.I.M. Mais l'organisme le plus important est, de beaucoup, le Comité National Yougoslave fondé en novembre 1945, après l'abolition de la monarchie et qui groupe, avec les partisans du général Mikhalovitch (en majorité des militaires), tous les Serbes fidèles au roi Pierre II.

Ce Comité, dont le siège est également à Londres, recrute ses adhérents principalement parmi les Yougoslaves internés par les

Alliés en Allemagne et en Italie, et qui refusent de rejoindre leur pays, aux mains de Tito.

LES ROUMAINS sont encore plus divisés. Leurs principaux représentants sont : à Londres, M. Grégoire Gafenco, qui adressa à la Conférence de Paris, lors de la rédaction des traités de paix, un mémoire qui fit quelque bruit. A Lisbonne, le général Rodesco, président du Conseil roumain après la Libération et qui dut s'enfuir sur l'intervention vigoureuse de M. Vichinski, qui imposa un gouvernement à majorité communiste. Enfin, à Paris, le Conseil de la Résistance des Roumains libres, dont le chef est M. Constantinesco et qui édite le journal La Roumanie indépendante.

LA LIBERTÉ

LES ALBANAIS ont regroupé, en Italie, les adhérents du Front National, qui lutta durant toute la guerre contre les forces de l'Axe. Un autre groupe a pris le maquis en Albanie, et l'on signale parfois de sa part des coups de mains heureux. Enfin, les « politiques » se sont retrouvés au Caire autour du roi Zog.

LES BULGARES, moins bien organisés et beaucoup plus dispersés jusqu'ici, ont néanmoins créé un groupe indépendant autour du jeune roi Siméon, exilé au Caire. A Paris même fonctionne un Comité assez agissant. On pense généralement que la tête d'un mouvement unique pourrait être prise par M. G.-M. Dimitrov, qui fut l'ami et le bras droit de Petkov au parti agrarien roumain et qui dut s'enfuir de Bulgarie en mai 1946. Il réside actuellement aux Etats-Unis.

LES HONGROIS libres ont trouvé en M. Nagy, récemment « démissionné » de son poste de Premier ministre, le chef d'un gouvernement de la Hongrie libre dont on commence à beaucoup parler, et qu'appuierait la forte influence de M. Bela Varga, ex-président de la Chambre des Représentants, qui prit avec lui le chemin de l'exil.

LES UKRAINIENS qui, depuis longtemps, réclamaient la renaissance de leur pays dans l'indépendance, se sont unis depuis que les différentes régions de l'Ukraine se trouvent réunies à l'U.R.S.S. Leur activité se manifeste surtout aux Etats-Unis et au Canada, où leur nombre est considérable et où ils publient plusieurs journaux. Elle est maintenant coordonnée par un Conseil national clandestin qui soutient ouvertement « l'armée insurrectionnelle » opérant en Ukraine.

LES BALTES jouissent, sur le plan diplomatique, d'une situation privilégiée. Leurs ministres continuent à être considérés comme accrédités auprès des Etats qui, comme les Etats-Unis, n'ont pas reconnu l'incorporation des Pays Baltes à l'Union Soviétique. Ils ont formé, dans presque tous les pays, des comités de résistance qui déploient une intense activité.

LES RUSSES, émigrés depuis la chute du tsarisme, et qui avaient pratiquement cessé

toute action antisoviétique après l'agression allemande contre la Russie, se sont maintenant regroupés et ont repris la lutte. Le premier, l'archevêque Vladimir s'est dressé contre le patriarche Alexis, soumis au Kremlin. Il a été suivi par le Concile orthodoxe de Cleveland.

A New-York, les socialistes russes, que dirige M. Kerensky, ont repris la lutte avec violence tandis que le mouvement émigré scus toutes ses formes (anciens combattants,



« Le premier qui parle encore de liberté.. »

syndicats, etc.) faisait de même dans tous les pays et reprenait la publication de nombreux organes antisoviétiques.

Mais une nouvelle émigration russe est née, celle des Nevozvrastcentzi, personnalités soviétiques qui, à l'instar de Kravchenko, ont profité d'une mission à l'étranger pour « choisir la liberté ». Elle comprend surtout des attachés d'ambassade (Barmine à Athènes, Gouzenko à Ottawa, Koriakov à Paris). On ne peut encore préjuger de l'importance que prendra cette émigration par rapport aux anciens émigrés, mais nul ne doute qu'elle n'ait une influence considérable, en révélant aux peuples non encore soumis au communisme quelques-uns des secrets que l'U.R.S.S. s'indigne de leur voir livrer.

Il serait aussi vain de s'illusionner sur l'influence de ces différents groupes d'émigrés que de sous-estimer le rôle qu'ils sont susceptibles de prendre, en cas de complications internationales. Déjà, les partis paysans de différents pays se sont unis et mènent une action combinée, à la fois diplomatique et idéologique. Le jour où les hommes qui ont « choisi la liberté » s'uniront contre le communisme, la situation internationale se ressentira profondément de leur geste.

Mais ce jour n'est pas encore venu.

F. CHATEL.

Les dictons...

Si Noël tombe un lundi
Ecoute bien ce que je dis :
De quatre bœufs
Vends-en deux
Et mets ton argent en blé,
Tu gagneras par moitié.

Lorqu' Noël est étoilé
Force paille et guère de blé.

Pluie à Nadau,
Soleil aux Rameaux.

Quand l'hiver vient avant Neu
On est sûr d'en avoir deux.

Noël au jeu, Pâques au feu ;
Noël au feu, Pâques au jeu.



MARIE NOËL

Marie.

Je me hâte, je prépare,
Car nous entrons en Avent,
Le trousseau de mon enfant.
Joseph a coupé du hêtre
Pour sa couchette de bois.

Les Anges.

Les Juifs tailleront du hêtre
Pour lui dresser une croix.

Marie.

J'ai fait de beaux points d'épine
Sur son petit bonnet rond.

Les Anges.

Nous avons tressé l'épine
En couronne pour son front.

Marie.

J'ai là des drapeaux de toile
Pour l'emmailloter au sec.

Les Anges.

Nous avons un drap de toile
Pour l'ensevelir avec.

Marie.

Un manteau de laine rouge
Pour qu'il ait bien chaud dehors.

Les Anges.

Une robe de sang rouge
Pour lui couvrir tout le corps.

Marie.

Pour ses mains, ses pieds, si tendres
Des gants, des petits chaussons.

Les Anges.

Pour ses mains, ses pieds, si tendres,
Quatre clous, quatre poinçons.

Marie.

La plus douce des éponges
Pour laver son corps si pur.

Les Anges.

La plus dure des éponges
Pour l'abreuver de vin sur.

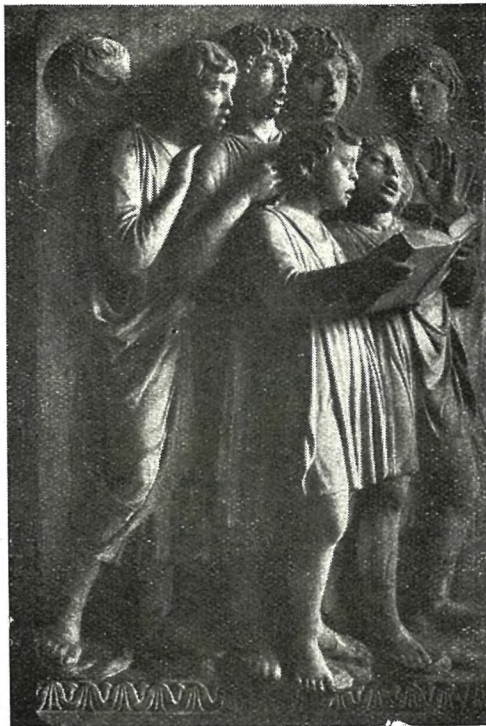
Marie.

Au bout de l'Avent nous sommes :
Tout est prêt, il peut venir.

Les Anges.

Tout est prêt, tu peux venir,
O Jésus, sauver les hommes.

NOËLS D



Joyeux Noël à la Maison de France
pendre au dernier chevron du faitage le
un temple de gloire, d'autres un musée,
pourtant c'est notre maison. Celle de la
leur, des bassines à confiture, des jeux
nelle — la Maison paternelle. Oui ! la F
taire, et sitôt franchi le seuil sacré, elle a
donnés. Vive le Roi ! Vive la Reine !
sommes jamais sentis si jeunes, si chan
coïn des lèvres, et dispos pour toute ent
de profit et de beaucoup d'honneur. J
l'aimons comme elle mérite d'être ain
comme notre jeunesse exactement. Nous
direz : où veut-il en venir ? Parbleu ;
l'honneur, en notre langage, l'écho répè
l'a jamais perdue : c'est une admirable
pleurer.

Je prédis le jour où les papas roya
dition, un certain sens exquis de l'hon
cafards puritains mettront Corneille à l'
bien ! Les petits garçons de ce pays, sa
vilains bonshommes et crieront ensen
était, le vieux cher Péguy sera bien co

JÉRÔME ET J La Vierge

JULES LAFORGUE

Noël ! Noël ! J'entends les cloches dans la nuit...
Et j'ai, sur les feuillets, sans foi, posé ma plume :
O souvenirs, chantez ! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportant de la nef qui, là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine...

Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit...
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en un sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine...

Jules LAFORGUE.

EDMOND ROSTAND

Ils perdirent l'Etoile, un soir. Pourquoi perd-on
L'Etoile ? Pour l'avoir parfois trop regardée...
Les deux Rois Blancs, étant des savants de Chaldée,
Tracèrent sur le sol des cercles, au bâton.

Ils firent des calculs, grattèrent leur menton...
Mais l'Etoile avait fui comme fuit une idée.
Et ces hommes dont l'âme eut soif d'être guidée
Pleurèrent en dressant les tentes de coton.

Mais le pauvre Roi Noir, méprisé des deux autres,
Se dit : « Pensons aux soifs qui ne sont pas les nôtres.
Il faut donner quand même à boire aux animaux. »

Et, tandis qu'il tenait un seau plein d'eau par l'anse,
Dans l'humble rond de ciel où buvaient les chameaux
Il vit l'Etoile d'or qui dansait en silence.

(Le Cantique de l'Aïle).

La Vierge fuyait avec l'
Hérode.
En chemin elle rencontra
manda :
— Où vas-tu avec ton enf
La Vierge alors lui répon
— Je fuis les soldats du r
Mais déjà on apercevait la
liers, et la colombe s'envola.
La Vierge continuait de fui
En chemin elle rencontra l
— Où vas-tu avec ton enf
La Vierge alors lui répondi
— Je fuis les soldats du r
Mais déjà on entendait le g
s'envola.
La Vierge s'enfuyait tou
Hérode.
En chemin elle rencontra l'
— Où vas-tu avec ton enf
La Vierge alors lui répon
— Je fuis les soldats du r
Mais déjà on entendait les
fit cacher la Vierge derrière
Les soldats d'Hérode ont r
à la colombe :
— Colombe, as-tu vu pas
La colombe leur a répondu
— Soldats, elle a passé p
Et elle leur montra le che
Les soldats d'Hérode ont r
la caille :
— Caille, as-tu vu passer
La caille leur a répondu :
— Soldats, elle a passé p
Et elle leur montra à son
suivi.
Les soldats d'Hérode ont
à l'alouette :
— Alouette, as-tu vu pas
L'alouette leur a répondu
— Soldats, elle a passé p
Mais elle les conduisit trè
de l'enfant.
Or, sachez à présent ce q
Dieu a condamné la colom
et la caille à raser la terre d
Quant à l'alouette, sa récon
le salut de la Vierge au soleil

FRANCE

... de Noël

est notre maison. Hâtons-nous de sus-
reverdissant ! Les uns en firent jadis
in je ne sais quel monument austère, et
ette des Rois, des crêpes de la Chande-
les rêves, familière et vénérable, pater-
e prodigue a reconnu la maison héri-
ti sa peine remise, et ses péchés par-
Monseigneur le Dauphin ! Nous ne nous
s, si amoureux, un brin de laurier au
ise périlleuse, pourvu qu'elle soit de peu
x Noël à la Maison de France ! Nous
avec un rien de folie. Nous l'aimons
mons comme notre honneur. Vous me
savez où je vais. A qui crie : vive
vive le Roi ; l'écho en a l'habitude. Il ne
oire, qui donne envie de rire ou de

s seront seuls à garder une certaine tra-
, et ce sera dans le même temps que les
x. Alors vous verrez ! Alors on verra
n excepter un seul, feront les cornes aux
: Vive le Roi ! Et tout républicain qu'il
it.

Georges BERNANOS.



AN THARAUD

ix oiseaux

it devant les soldats du roi
lombe, et la colombe lui de-

rode.
issière que faisaient les cava-
rant les soldats du roi Hérode.
lle, et la caille lui demanda :

rode.
des chevaux, et la caille aussi

devant les soldats du roi
tte, et l'alouette lui demanda :

ode.
ns des soudards, et l'alouette
ouffe de sauge.
ntre la colombe, et ils ont dit
me femme avec son enfant ?

i.
que la Vierge avait suivi.
ntre la caille, et ils ont dit à
femme avec son enfant ?

i.
le chemin que la Vierge avait
ntre l'alouette, et ils ont dit
me femme avec son enfant ?

i.
de la sauge, de la Vierge et
dvint des trois oiseaux.
roucouler une plainte sans fin,
il qui la livre au chasseur.
e est de porter, chaque matin,

MAX JACOB

« Aubergiste, écoutez ! C'est la joie que j'apporte.
La Reine de la Terre est prête d'accoucher.

— Quand ce serait le diable, on n'ouvre pas la porte
A l'heure de minuit pour des personnes louches !

— Aubergiste, écoutez ! Ma femme est à son terme !

— Montez sur ce rocher ! J'y possède une crèche
Pour mon âne et mon bœuf. Prenez cette lanterne,
Prenez la pierre à feu, le briquet et la mèche.

— Pensez-vous que l'Epoux, pour éclairer la Vierge,
Si le corps du Petit n'était pas rayonnant,
N'enverrait pas son ange et plus de mille cierges ?
Sois béni, aubergiste, ta femme et ton enfant !

— Ce vagabond est ivre ! Il a bu du vin doux ! »
Mais l'hôtesse et son fils se mirent à genoux.

Une étoile coupa le velours de la neige,
Le velours de la nuit, le givre du chemin.

Il en sortit trois rois avec tout un cortège,
Trois mages, et des cadeaux, comme d'un palanquin.

« Charnier dans nos charniers vous en serez la trame.
Cet encens fumera sur de sanglants autels.

Ce calice est pour vous ! Pour vous aussi, Madame !
Vous êtes Dieu ; pourtant, vous y boirez le fiel.

Cette croix de rubis est l'emblème d'une autre ;
Ces pieds divins seront des os de boucherie.

Est-ce la poutre ou Lui. Seigneur, que l'on rabote ?
La planche, ou ses deux bras sous l'enfer de la scie ? »

A ces mots, la Reine du Ciel s'évanouit.

(Noël 1937).

Noël sans neige fait bon air.
Noël neigeux vaut bon hiver.

Noël aux tisons,
Pâques aux balcons.

Si Noël est chargé d'eau,
L'été n'en sera que plus beau.

Quand Noël fait « cri-cra » sur le terrain
C'est bon signe pour le grain.
Mais quand il fait « tia-tia »
Forcés javelles, de blé pas.

Jour de Noël, c'est le jour où
La pie creuse son premier trou.



GHÉON

Plus brillant que la promesse,
Est-ce vous mon bel agneau ;
Que des deux mains, je caresse
Sous cet auvent de roseaux ?

Est-ce vous le roi du monde ?
Je n'ai rien pour vous vêtir,
Que la douceur qui m'inonde,
En vous regardant dormir.

Quand je vous sens solitaire,
Et si nu sur cette terre,
Fragile, craintif et froid,

Ma pauvreté me fait honte :
Mais pour vous garder, je compte
Plutôt sur Dieu que sur moi.

(Chants de la vie et de la Foi :
LE MIROIR DE JÉSUS.)



VERLAINE

Petit Jésus qu'il nous faut être
Si nous voulons voir Dieu le Père,
Accordez-nous d'alors renaitre

En purs bébés, nus, sans repaire
Qu'une étable, et sans compagnie
Qu'un âne et qu'un bœuf, humble paire ;

D'avoir l'ignorance infinie
Et toute l'immense faiblesse
Par quoi l'humble enfance est bénie ;

De n'agir sans qu'un rien ne blesse
Notre chair pourtant innocente
Encor même d'une caresse,

Sans que notre œil chétif ne sente
Douloureusement l'éclat même
De l'aube à peine pâissante.

Du soir venant, leur suprême,
Sans éprouver aucune envie
Que d'un long sommeil tiède et blême...

En purs bébés que l'âpre vie
Destine — pour quel but sévère
Ou bienheureux ? — foule asservie

Ou troupe libre, à quel calvaire ?

(Liturgies intimes.)

LA BELGIQUE restera UNE MONARCHIE

Nous avons eu l'occasion d'exposer, dans l'un des derniers numéros d'Ici France, les conclusions de la commission d'enquête instituée par S. M. Léopold III pour examiner sa conduite. Le rapport publié à la suite de cette enquête établissait sans aucun doute possible que le roi avait « en toutes circonstances, eu la volonté d'obéir à sa conscience, elle-même inspirée par les actes de ses illustres prédécesseurs... fidèle à l'engagement solennel qu'il avait pris dans le discours du Trône, lors de son avènement : Je me donne tout entier à la Belgique. »

DES DOCUMENTS REVELATEURS

Les documents publiés par la Commission d'enquête, et qui constituent un volume de 450 pages, éclairaient d'un jour singulier toute cette période mal connue de l'histoire belge qui va de l'invasion (10 mai 1940) à la libération du Roi (7 mai 1945). La révélation du rôle joué en juin 1940 par M. Pierlot, alors premier ministre, avait produit — notamment — une forte impression. On apprenait, en effet, que le gouvernement belge s'était disposé à traiter avec l'ennemi et à accepter pour la Belgique un « gauleiter ». Seule, l'opposition inébranlable du Roi avait fait échouer ce projet.

La publication de ces documents se produisit à un moment où la « question royale » semblait dans une impasse. Elle devait contribuer puissamment à éclairer un problème douloureux et à montrer le véritable visage d'un souverain que la France, en une heure critique, avait accusé sans preuves.

Un peu plus tard, une nouvelle voix s'élevait en faveur du Roi : celle du Cardinal Van Roey, primat de Belgique, qui, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, rendit à Léopold III un hommage solennel : « J'ai vu apprécier, et cela en des années tragiques, la remarquable intelligence, la haute droiture, la fermeté de caractère, la conscience du devoir, le constant et scrupuleux souci du bien national qui distinguent Sa Majesté Léopold III. »

LES MANŒUVRES SEPARATISTES

Devant ces témoignages éclatants, le gouvernement belge dut « reconsidérer sa position ». L'annulation du voyage que devait faire à Paris le Prince Régent fut une première mesure d'apaisement. Ce voyage apparaissait, en effet, comme une manœuvre destinée à accréditer le Prince Charles comme souverain. En préparant la régence à vie, le « bloc des Gauches » écartait du trône le jeune prince Beaudouin. A la mort du Régent, qui est célibataire, la République eut été automatiquement proclamée.

C'est bien là le but que s'étaient assignés les adversaires du Roi. En attaquant Léopold III, ils discréditaient l'institution monarchique elle-même, ce lien sans lequel la Belgique n'aurait plus ni unité nationale, ni empire colonial. Le gouvernement a vu le péril. Il a compris que la « question royale » devait être réglée avant la majorité du prince Beaudouin qui aura 18 ans dans quelques mois.

Il a compris, surtout, que les attaques contre le Roi ne servaient que les seuls intérêts du parti communiste. Un nouveau document publié le 26 octobre dernier, en fournit la preuve.

Ce document, dont nous venons d'avoir communication, n'est autre que le rapport « strictement confidentiel » de la Sûreté d'Etat en date du 26 mai 1945.

De ses 54 articles, il ressort que l'agitation contre le Roi a été menée d'un bout à l'autre par le parti communiste, avec l'appui du « Front de l'Indépendance » de M. Demany (qui devait rejoindre bientôt les rangs du P.C.) et des séparatistes wallons. On y trouve les compte rendus de nombreuses réunions communistes et trotskystes au cours desquelles fut réclamée « la déchéance de Léopold III ET DE LA MO-

NARCHIE » et « exigée la proclamation de la République ».

L'article 26 du rapport révèle, en outre, qu'à Lessines, un ATTENTAT avait été « projeté contre Sa Majesté le Roi au cours d'une réunion du Front de l'Indépendance. Le Roi devait être abattu à la première occasion par un individu dont l'identité est connue mais dont l'adresse est ignorée, et qui aurait fait fonction de tueur sous l'occupation allemande. »

VERS L'APAISEMENT

Ayant ainsi la preuve que le complot contre le Roi devait permettre aux communistes le renversement des institutions belges et « l'établissement d'un ordre nouveau », le gouvernement de M. Spaak avait une nouvelle raison d'affirmer son attachement au principe monarchique, sauvegarde de l'unité nationale.

Encore fallait-il que le règlement de la « question royale » ne mit pas en péril la majorité gouvernementale. Des deux grands partis gouvernementaux, l'un, le parti social-chrétien est presque entièrement favorable au Roi. L'autre, le parti socialiste, a été à l'origine de la campagne antiléopoldienne de 1945. Mais l'un et l'autre sont avant tout soucieux de s'opposer aux menées séparatistes, qu'elles soient le fait des flamingants, des wallons libres » ou des communistes.

Libéré de l'hypothèse communiste (le P.C. a été exclu du gouvernement), assuré en outre, sur le plan monarchique, de l'appui du parti libéral, M. Spaak a donc pris l'initiative de l'apaisement en « négociant » le retour en Belgique du Prince Beaudouin.

Le Roi y mit une condition formelle : sa réhabilitation publique. Il ne pouvait admettre, en effet, que son fils fut accueilli par un gouvernement qui enseignerait qu'il avait trahi son pays. Une dépêche de Bruxelles annonçait, le 8 décembre, que M. P.-H. Spaak avait adopté ce point de vue et qu'une déclaration, signée de tous les ministres (catholiques et socialistes) reconnaîtrait que « le Roi n'a forfait à l'honneur ni en mai 1940, ni durant l'occupation allemande ».

Dès lors, rien ne s'opposera plus à ce que le Prince Beaudouin rentre à Bruxelles pour y apprendre son métier de Roi. Ce n'est pas encore la solution définitive du problème royal. C'est, du moins, un grand pas vers son règlement. On pense généralement que Léopold III, soucieux de ne pas contribuer pour sa part à la division des esprits, abandonnera — dans l'honneur — en faveur de son fils, dès que celui-ci aura atteint sa majorité.

Ainsi prennent fin les divers complots qui tendaient à détruire la Monarchie belge. Il n'est pas exclu que le Roi lui-même continue à jouer un certain rôle politique. Le prochain voyage qu'il doit faire aux Etats-Unis est, à cet égard, significatif.

Pour notre part, nous sommes heureux de voir définitivement réhabilité un souverain ami, à la disgrâce duquel notre pays avait prêté une main complaisante. Nous nous unissons à nos amis belges pour souhaiter que le gouvernement français s'associe à cette réhabilitation. Il s'honorerait en la faisant sans tarder.

DOCUMENTS

Le chapitre essentiel du rapport de la commission d'enquête examine l'attitude du Roi face à l'Allemagne. Nous en extrayons les documents suivants :

Télégramme adressé au Roi, le 19 juin 1940, par le gouvernement replié en France :

...L'heure est peut-être venue pour la Belgique d'entamer avec l'Allemagne des pourparlers en vue de conclure un armistice. Le Gouvernement belge est prêt à négocier avec le Gouvernement allemand à ce sujet. Il croit cependant utile, au préalable, dans l'intérêt supérieur du pays, de prendre contact avec le Roi.

Message du Roi à M. Pierlot, le 4 juillet 1940 :

La situation du Roi n'a pas changé. Le Roi ne pose aucun acte politique et ne reçoit pas d'hommes politiques. La Croix-Rouge s'occupe du rapatriement des Belges. A titre personnel, M. Frédéricq relatera qu'il n'est pas indiqué que M. Pierlot et consorts rentrent actuellement en Belgique.

Conclusion du rapport :

Il doit donc être tenu pour acquis que, tandis que le Gouvernement estimait devoir abandonner la lutte et négocier avec l'Allemagne, c'est le Roi qui, par la résistance opposée à ces sollicitations, évita au pays d'être engagé dans cette voie.

C'est pourquoi M. Spaak, le 21 novembre 1941, pouvait écrire au Roi :

Le Roi, par son refus obstiné de collaborer avec l'ennemi, est le symbole de la résistance passive de la Belgique occupée. Il est devenu aussi un élément important de la résistance active.

LES ASCENDANCES FRANÇAISES de la FAMILLE ROYALE D'ANGLETERRE



Si les règles du protocole et la relative simplicité d'un mariage « dans l'intimité » n'avaient empêché la famille royale

d'Angleterre d'inviter à Buckingham Palace tous ceux qui, à des titres divers, pouvaient se targuer de lui être alliés par quelque côté, on eût

vu se révéler — au grand étonnement des profanes — les liens qui unissent la princesse Elisabeth à la plupart des grandes familles françaises... et même à quelques autres.

En effet, si, rompant avec l'usage établi, on dresse la *table ascendante* de S. M. le roi George VI, c'est-à-dire ses deux parents, ses quatre grands-parents, ses huit arrière-grands-parents et ainsi de suite, jusqu'aux plus lointaines origines connues, on découvre que le sang français prédomine de plus en plus. Ajoutons que, contrairement aux généalogies officielles et limitées à quelques alliances paternelles, cette méthode est la seule qui révèle l'exacte hérédité d'un individu.

Or, les tables ascendantes des souverains britanniques sont éloquentes : c'est une française qui exerce sur eux l'influence héréditaire la plus intense. Le roi d'Angleterre descend, en effet, par huit chemins différents d'Eléonore d'Olbreuse (1637-1722) qui, de simple dame d'atours, devint l'épouse du duc de Brunswick et mère d'une reine d'Angleterre. C'est par elle que S. M. George VI est allié aux familles les plus anciennes du Poitou, du Limousin et du Berry, qu'il descend de Bertrand du Guesclin, de Mathieu de Montmorency, d'Amaury de Montfort et aussi qu'il est apparenté aux familles de Georges Clemenceau et du peintre Toulouse-Lautrec.

Mais Eléonore d'Olbreuse est loin d'être la seule ancêtre française des souverains britanniques. Une aïeule de la reine Mary, princesse de la Tour et Taxis et duchesse de Wurtemberg, était l'arrière-petite-fille d'une dame de Rye, grâce à laquelle le roi George VI descend des Sully, des Turenne, des dauphins d'Auvergne, des Polignac, des La Trémoille ainsi que de plusieurs anciennes familles de robes : les Vissac, les Louvet, les Aubert — que nos lecteurs qui portent ces noms se reportent bien vite à leur arbre généalogique !

C'est encore un prince de La Tour et Taxis qui, en épousant *Anne de Hornes*, unit la famille royale d'Angleterre à la haute noblesse du Nord-Est de la France et des

COMMENT S. M. GEORGE VI EST APPARENTE AUX PLUS GRANDES FAMILLES DE CHEZ NOUS, ET MEME A CHATEAUBRIAND, CLEMENCEAU ET TOULOUSE-LAUTREC

Pays-Bas. Par elle, S. M. George VI descend des Chimay, des de Ligne et, fait curieux, des trois plus célèbres « chroniqueurs » du Moyen Age : Joinville, Villehardouin et Philippe de Commines.

Une autre poétesse française du XVI^e siècle, *Catherine de Parthenay*, aïeule des comtes Palatins et des Saxe-Cobourg, transmet aux rois d'Angleterre le sang des Valois et des Capétiens directs, des ducs de Bretagne et d'Anjou.

Les deux épouses de Guillaume le Taciturne, *Charlotte de Bourbon* et *Louise de Coligny*, unissent S. M. George VI à l'illustre victime de la Saint-Barthélemy, Gaspard de Coligny, au doux poète Charles d'Orléans, à la tendre Agnès Sorel ainsi qu'à deux autres familles illustres des Lettres françaises : les Chateaubriand et les Villiers de l'Isle-Adam.



Le trône d'Angleterre,
à l'abbaye de Westminster

Telles sont les principales ascendances françaises de la jeune princesse. Aucune de celles-ci ne datent d'avant Louis XIV. Mais si l'on remonte plus loin, on trouvera dans sa table ascendante, quantité d'autres ancêtres français, parmi lesquels Marie de Bourgogne, Philippe de Hainaut, Isabelle d'Angoulême. Et plus l'on se rapproche des origines, plus l'apport de sang français s'accroît.

C'est donc « un puissant flot de sang commun » qui unit la Maison de Windsor au passé et au présent de la France. Peut-être ces souvenirs de famille ont-ils contribué à rendre plus proche de nous une famille royale qui ne saurait jamais nous être totalement étrangère. Et nous savons bien des maisons françaises où le mariage de la princesse Elizabeth a été célébré comme une « fête de famille ».

Puisse cet essai généalogique, fort incomplet, aider nos amis à mieux comprendre les liens profonds qui, par-delà la politique, unissent deux peuples en un destin commun.

QU'EST DEVENUE LA TÊTE D'HENRI IV

(Suite de la page 3)

6^e Une entaille, au milieu du cou, qui tranche la carotide droite, correspond exactement au coup porté par Ravaillac. Il est incontestable que cette blessure a été donnée au moment de la mort.

7^e Le cou porte un enduit de couleur bleu foncé, tel qu'il fut constaté lors de l'exhumation de Saint-Denis, en 1793.

A ces sept arguments, M. Bourdais en ajoute un autre : la superposition photographique montre une coïncidence à peu près parfaite entre la tête momifiée et les portraits les plus fidèles du Béarnais.

Toutes ces indications sont, semble-t-il, parfaitement exactes. Les personnes qui ont examiné autrefois la relique avec soin et que nous avons interrogées garantissent leur véracité.

Nous n'avons relevé qu'un seul argument contre la thèse de M. Bourdais. Certains « historiens » prétendent que le crâne de Henri IV aurait été scié après sa mort afin d'en ôter la cervelle. Or, la tête détenue par M. Bourdais ne possède aucune trace de cette opération. Et nulle part on ne trouve trace, dans les Archives Nationales, de cette prétendue opération. Le docteur Mainvielle, auteur d'une thèse sur *La Médecine du temps de Henri IV et l'autopsie de ce monarque*, écrit même formellement « qu'on ne parle pas du tout d'une ouverture du crâne. »

Une contre-épreuve resterait à tenter. On sait que Louis XVIII fit enfermer dans l'armoire aux cœurs de Saint-Denis, deux dents de Henri IV. Il serait possible de constater si ces deux dents s'adaptent aux alvéoles du crâne restées en parfait état. Nous savons que M. Bourdais désire cette confrontation. Elle seule permettrait de conclure sans appel.

La cause semble déjà jugée. La tête appartenant à M. Bourdais et dont nous avons pu retrouver la trace jusqu'à la guerre, paraît bien être celle du roi Henri IV. S'il en est ainsi, ce serait pour les royalistes français et pour tous les chercheurs une tâche impérieuse de retrouver cette précieuse relique et de lui donner enfin, après tant de tribulations, un asile digne d'elle.

Nous serions reconnaissants à toutes les personnes qui pourraient nous aider dans cette tâche. Et si nous ne parvenons pas à la mener à bien, du moins aurons-nous le mérite de l'avoir tentée.

François CHATEL.

UNE D'EFFAILLANCE

— Dites, les copains, on n'aura pas de réveillon, nous autres ?

Six enfants allaient, nez au vent et bouche amère.

— La Folie a dit qu'on en aurait s'il en restait. Mais avec Lapaille et ce salaud de Floche qu'a pas l'air d'y toucher et qui bouffe comme un chancre, on aura la peau, quoi...

— Mince de Noël ! C'est marrant, Noël, vous trouvez pas ?

Les enfants de la Tribu étaient de maigres démons âgés de sept à quinze ans. Ils avaient accoutumé de glisser dans les escaliers, le long des rues, près des ruisseaux et des poubelles, comme des chats faméliques. Ils se battaient avec des cris perçants et brefs. On les battait. A dire vrai, tout le monde leur tapait dessus...

On les habillait vaille que vaille. On leur donnait le gîte, la soupe, le pain — des patates lorsqu'il y en avait.

— Et pour le reste, démerdez-vous !

Tel était l'alpha et l'omega de l'enseignement civique et moral qui leur était dispensé. Ils avaient acquis à ce régime des ongles durs et des canines aigües. Ils s'en servaient bien, car Dieu est juste...

Or ils erraient, ce soir de Noël, par les rues gelées. Ils se frottaient les doigts, frappaient du talon. Et le vent froid soufflait dans les espaces une poussière d'étoiles.

— Faites gaffe, les copains ! Voilà Perle qui passe... murmura l'aîné.

La horde se plaqua en silence contre un mur, à côté des poubelles. La silhouette du souteneur se profila dans la lumière jaune des réverbères et l'on vit briller la braise de sa cigarette. Les enfants le suivirent, par bonds souples et vifs.

— Il va se payer de quoi croûter. Salaud ! Avec au moins trois mille balles dans ses poches...

Le souteneur prit une série de ruelles et s'arrêta devant une misérable taverne à l'enseigne du « Poulet de Grain ». La lune mystique se levait au-dessus des toits. Une bise glacée passa, qui mordit les enfants aux oreilles. « Ah ! les vaches ! » murmura l'aîné en grelottant. Augustin frappa deux coups rapides suivis de trois coups espacés. Un guichet s'ouvrit, où apparut un visage obséquieux et gras, orné de rouflaquettes.

— Tiens, c'est toi, Perle ?

— Il paraît... Y a quelque chose pour ma pomme ?

— Entre voir.

Un quart d'heure après le guichet s'ouvrait à nouveau, laissant passer une tête prudente. Puis une main invisible entrebâilla la porte du « Poulet de Grain ». Et Perle sortit, chargé d'un sac de montagne auprès duquel ballottait un petit paquet dodu, attaché d'une ficelle. Il buta contre le bord du trottoir, jura, reprit pesamment son chemin. Mais les enfants guetteurs avaient perçu des tintements de verre.

— Faut pas le laisser filer comme ça... dit l'aîné de sa voix sournoise. Il ramassa une grosse pierre dans le ruisseau.

— Pan sur la coquille, et ni vu ni connu, daigna-t-il expliquer.

Les cinq autres, parmi lesquels se trouvait une gamine dure aux cheveux jaunes, au nez pointu, avaient l'habitude d'obéir. Cependant, ils levèrent des yeux troubles :

— Tu veux buter Perle ?

— Mais non, dit l'aîné. Rien que l'endormir en douce...

Ils suivirent le souteneur, qui allongea quelque peu sa route pour éviter deux flics en patrouille. L'aîné tenait à la main sa grosse pierre, approchant d'Augustin par petits bonds silencieux. Il levait déjà le bras quand l'homme se retourna brusquement, et le saisit au poignet.

— Ah !

L'aîné lâcha la pierre qui roula sur les pavés.

— Alors, on se promène ? dit Perle en ricanant.

Il tordit le poignet frêle. De l'autre main, l'enfant essayait de se protéger le visage. Puis le gamin jeta un coup d'œil autour de lui. Les « copains » avaient disparu et la ruelle était absolument déserte.

— Tu sais ce que je leur fais, moi, aux faux jetons ?

Sans lâcher le bras du gosse, le souteneur déposa sous un réverbère ses précieux paquets. Il y eut encore un tintement de verre. Le petit colis dodu s'ouvrit tel un fruit mûr et de grosses dattes s'en échappèrent — des dattes luisantes et grasses comme des gouttes d'ambre liquide.

Perle tira un couteau de sa poche, l'arma d'une seule main avec un délice.

— Non, non ! dit le gosse en ouvrant des yeux épouvantés. Son cri s'étrangla dans la solitude de la ruelle.

— Je m'en vais te faire ce qu'on fait aux cafards quand ils ont donné des copains aux bourriques. Deux bonnes petites coupures en croix sur le front, ça te va ? Et si tu cries, je te bute...

— Non ! suppliait l'enfant pris au piège. Il n'essayait même plus de se tortiller, de se dégager. Il était fait, voilà tout. Mais il suppliait... Soudain, il vit les dattes éparpillées comme un trésor — et il se tut.

Perle, à qui la terreur et les plaintes du gosse faisaient passer le temps agréablement, s'étonna du brusque silence.

— T'as perdu ta langue ?

Le gosse demeura silencieux et Perle le secouait durement.

— On sait plus causer ?

Le souteneur suivit le regard de l'enfant et

Toute expression de haine ou de soumission sournoise avait disparu. Le gamin offrait au vent glacé un visage lisse où le désespoir mettait une épouvantable sérénité. Perle vit des larmes se gonfler au bord des cils, et couler. Un reniflement, un sanglot, un cri de colère eussent rompu le charme et la scène se fût close par l'inévitable raclée. Mais l'enfant gardait le silence. Augustin Perle détournait la tête pour ne plus voir sur le visage immobile ces larmes muettes. Il cracha, d'un jet machinal et savant, vers le fût du réverbère qu'il atteignit — et cette performance lui apporta une obscure satisfaction. Au bout de la ruelle cinq ombres surgirent, l'une après l'autre, et demeurèrent aux aguets.

Le souteneur cracha une fois encore. Il alluma sa cigarette pour se donner une confiance, tandis que de vieux souvenirs l'assaillaient. Il jeta sa cigarette.

— Je débloque complètement, moi !

Il avait une idée. Sous le réverbère, il ramassa les dattes, les réunit tant bien que mal dans leur paquet éventré.

— Appelle tes frangins ! ordonna-t-il sèche-ment au gamin qui ne répondit pas.

— Oh ! si vous ne voulez pas bouffer des dattes, moi, après tout, je m'en fous !

Alors l'enfant écarquilla de grands yeux, écrasa ses larmes du poing. Une bise glaciale passa entre ciel et terre, à la hauteur du rêve d'un homme.

— Tu vas pas prendre racine, Toto ? dit Perle en frissonnant. Appelle tes frangins, que je te dis !

L'enfant miaula. Les ombres méfiantes approchèrent. La gamine tenait par la main son plus jeune frère, qui se laissait traîner... A la vue des dattes et sur un signe d'encouragement, dix mains bleues se tendirent. Augustin fit la distribution avec majesté, engueulant les maladroits.

— Tu crois que ça repousse, que tu les laisses tomber, tes dattes ?

Les enfants ne s'étonnèrent pas longtemps. Ils dévoraient les fruits sucrés avec des grognements, tandis que passait dans leurs yeux une lueur de méfiance. L'homme les regardait faire et méditait, roulant une cigarette d'un coin de sa bouche à l'autre. Brusquement, il parla.

— Vous voulez-l'y faire un gueuleton, ce soir ?

Le miracle est une question d'habitude. Les enfants levèrent des têtes avides où la surprise déjà s'effaçait.

— Personne dit non ? Adjugé !

Il leur mit dans les bras, avec une rudesse précise, le sac de montagne. Il leur donnait tout.

— De quoi bouffer et vous saouler la gueule pour six mois ! dit-il en ricanant. Vous ferez ça en douce. Et pas un mot, à personne, hein ?

Profondément dégoûté de lui-même, il avait hâte de s'en aller. « Quel miché tu fais ! » clamaient ses voix intérieures. Il s'éloigna dans l'indifférence générale... Puis il eut honte de sa lâcheté se retourna et sa voix se fit mauvaise :

— Dites donc, les mômes, faudrait voir à dire bonsoir poliment !

— Bonsoir, Perle ! crièrent des voix.

Le souteneur bondit vers les enfants, qu'il atteignit en quelques enjambées. Il saisit l'un d'eux au hasard et le gifla brutalement d'un revers de main.

— On dit « Monsieur Perle », expliqua-t-il.



trouva, au bout de ce regard, les dattes éparées. Il remit son couteau dans sa poche et sourit avec une cruauté pensive. Puis tenant toujours le captif d'une main, il ramassa trois ou quatre dattes, les frotta contre son paletot pour les essuyer.

— Vise un peu voir !

Il se mit à manger les fruits sous les yeux de son prisonnier. La chair gonflée de sucre et d'arômes craquait doucement. Une buée qui portait les parfums légers du miel sortait de la bouche du souteneur, et l'enfant contemplait son bourreau fixement.

Augustin fit claquer sa langue en connaisseur. Il lâcha l'enfant et le regarda, goguenard. Le gamin ne profita point de sa liberté. Il restait là, bras ballants, la tête rêveusement penchée vers la manne des fruits d'or. Puis il leva le front, et Perle qui l'observait remarqua sa beauté pour la première fois.

C'était un enfant svelte avec des cheveux d'un blond très pâle, et des yeux sauvages. La bouche pure et belle portait déjà un pli amer. Pommettes saillantes et menton dur de chef de bande.

MICHEL DE SAINT-PIERRE

" A LA RECHERCHE DE L'ABSOLU "

« Michel de Saint-Pierre, ou l'ennemi des sceptiques, écrivait Michel Caron dans une récente interview. Rien n'est plus vrai, rien ne le dépeint plus fidèlement. Les sceptiques? S'il leur dédie ces Contes, c'est — dit Montherlant — « pour leur offrir une profession de foi ».

En présentant au public cette première œuvre, Michel de Saint-Pierre écrit : « J'ai chanté à la pointe de mon rêve comme un artisan d'autrefois à la pointe de son clocher. L'artisan bâtissait un tabernacle pour Dieu et une maison pour la foule. Rien de plus beau en œuvrant, que de servir à la fois le maître et son peuple. Je n'ai pas eu d'autre dessein. »

Le maître, il l'a cherché comme il a cherché le peuple, à travers les forces élémentaires de l'instinct, les zones obscures de l'âme, la vie même du corps. Si ce chemin conduit à Dieu, c'est par les sentiers les plus humbles. Et il ne le trouve qu'au dernier mot du dernier conte, comme si Michel de Saint-Pierre s'était découvert tout entier dans Miltiade, « celui qui cherchait un Dieu ».

Miltiade s'en va errant de philosophe en philosophe. Longtemps il partage la vie de Diogène-le-sceptique. Et puis, un jour de pleine lumière, il s'offre à la mort pour retrouver Dieu. Michel de Saint-Pierre nous conduit, lui, de conte en conte, jusqu'à Miltiade. Et Miltiade nous conduit à Dieu.

Ceux qui croiraient, à nous lire, que ces Contes pour les sceptiques sont une œuvre édifiante se tromperaient fort. Montherlant l'a bien vu, qui écrit dans sa haute préface : « Tout au long de l'ouvrage et d'un récit à



MICHEL
DE SAINT-PIERRE

l'autre, Michel de Saint-Pierre veut marquer que les grands instincts de l'homme, même s'ils le guident par des voies interdites, le poussent finalement à chercher l'absolu.

Cet absolu, le matelot « Fly-Tox » croit le trouver dans un amour de passage ; il s'y perd « de corps et d'âme, comme ceux qui trouvent un dieu ». Cet absolu, le bourgeois athée croit le trouver dans la froide vengeance qui le pousse à tuer son rival ; le lutteur Damétral, dans la parfaite beauté du combat et le peintre Aniello Falcone dans le châtiement des « occupants » qu'il se donne pour mission d'exécuter. Il n'est pas jusqu'à Perle, le souteneur, qui ne connaisse sa « défaillance », un soir de Noël.

Piètres héros, choisis parmi les errants de la foi. On sent qu'ils se sont imposés d'eux-mêmes à l'auteur, avec toute leur tragique humanité. On sent bien aussi qu'il s'est senti responsable d'eux et qu'il ne les a point trahis. Il a mis au service de leur cause un style vigoureux, ardent, « musclé » et sans facilité. Certains de ces récits, tel « Le Potier de Mangolin », sont de véritables poèmes en prose, nés de « cet amour désespéré du mot écrit pour toujours ».

Nous attendons maintenant de Michel de Saint-Pierre une œuvre qui vienne confirmer ses dons incontestables. Il nous la doit. Dans la cohorte désordonnée des jeunes écrivains d'aujourd'hui, il a une place bien à lui. Face aux sceptiques de notre siècle désenchanté, il peut bâtir une cathédrale de foi.

« CONTES POUR LES SCEPTIQUES »

Editions Henri Lefebvre
25, Faubourg Saint-Honoré, Paris

LE ROUGE ET LE BLANC

(Suite de la page 4)

Cette opposition, qui semblait classique à beaucoup de personnes ne tarda pourtant pas à se renverser à son tour, lors de l'apparition, en de nombreux pays d'Europe, de dictatures d'extrême-droite. L'affaire d'Abyssinie, la guerre d'Espagne donnèrent aux Français l'occasion de se retirer sur des positions nouvelles. Les gens de gauche, se sentant pris soudain d'une ardeur sacrée, inclinaient aux solutions extrêmes contre l'Italie, contre l'Allemagne, contre Franco ; tandis que les gens de droite découvraient tout à coup leur volonté de paix, leur esprit de conciliation. Certains de ceux-ci en arrivèrent à Munich, puis à Rethondes et à la politique de collaboration franco-allemande ; la plupart de ceux-là passèrent à la résistance armée contre l'occupant et l'on put voir l'inévitable M. Aragon, jetant son casque à pointe aux orbes, emboucher le clairon de Déroulède. Cette double conception du patriotisme, incarnée un moment dans la personne de deux militaires, un général et un maréchal de France, ne semble pas devoir durer sous cette forme et l'on a quelque raison de croire que nous sommes en train d'assister à un nouveau retournement ;

On a encore en mémoire la différence établie par Gustave Thibon entre l'es-

prit de gauche et l'esprit de droite : l'esprit de droite est « profond et étroit » ; l'esprit de gauche est « profond et trouble ». Les thèses de M. Thibon reçoivent ici une confirmation éclatante. Il apparaît, en effet, suivant qu'ils se trouvent à droite ou à gauche, que le patriotisme blanc et le patriotisme rouge prennent la forme de l'esprit qui les accueille, comme un liquide épouse la forme du vase dans lequel on le jette. Le nationalisme de droite, tel qu'il transparait chez un Barrès ou un Maurras, est strict, méthodique, systématique ; tendu comme un arc, il a toute la lucidité et toute la rigueur d'un prince lorrain. Le nationalisme de gauche, au contraire, houleux comme la mer, est sombre, orageux, débraillé : nationalisme sans-culotte, patriotisme en sabots.

Le double aspect du sentiment patriotique tel que j'ai essayé de le définir répond au double caractère du Français, peuple bâti sur la contradiction perpétuelle : à la fois homme de cœur et homme de raison, un peu Don Quichotte et Sancho Pança tout ensemble ou, pour reprendre une image de chez nous, Alceste et Philinte à la fois. Le patriotisme rouge répond au cœur ; le patriotisme blanc répond à la raison. Il n'y a pas à faire son choix entre le cœur et la raison : pour être complet, il faut les accepter de pair. « On peut aimer son pays avec un esprit de terroir

ou avec un esprit d'aventure », écrivait le Comte de Paris. L'amour de passion n'exclut pas l'amour de raison. Il n'y a même pas à établir une hiérarchie, une subordination entre ces deux sentiments complémentaires. Il serait aussi ridicule, par exemple, de regarder le nationalisme comme un patriotisme dégradé, que de tenir le cœur pour un cerveau décomposé.

Il n'y a pas à choisir entre le patriotisme rouge et le patriotisme blanc ; l'un et l'autre ont droit de cité. Il suffit de tenir entre eux balance égale, quitte à peser un peu sur l'un ou sur l'autre plateau pour affirmer l'équilibre, lorsque celui-ci se trouve compromis par l'indolence ou la passion des foules. Il faut veiller aussi à ce que ces sentiments, légitimes tant qu'ils se tiennent dans leur mesure, ne dégèrent point en des formes dégradées ; car dit encore Montaigne « toutes intentions légitimes et équitables sont d'elles mêmes equables et temperees ; sinon elles s'alterent en en séditions et illégitimes ».

Le patriotisme rouge tourne au fanatisme, exalte la force, s'affirme avec une brutalité provocante, pour aboutir à l'idolâtrie de la Cité, de la Race, de l'Etat. Le patriotisme blanc se transforme en un humanitarisme utopique et béat, dogme de la paix universelle, mythe de la bergerie internationale. Alors s'ouvre l'ère des grandes boucheries, triste figure du monde moderne.

Daniel DURAND.

NOS POSITIONS

Le terme de « Mesnie » s'appliquait, à l'aube de la monarchie capétienne, à un groupement d'origine familiale qui se développa pour former une véritable cité, ayant ses mœurs et ses traditions propres. « La Mesnie fut la cellule vivante dont le pouvoir royal et la France sont sortis après une période de décomposition complète » (Funck-Brentano).

Qui ne voit qu'aujourd'hui les jeunes monarchistes manquent moins de formation théorique que d'une participation réelle à « un corps vivant de la vérité monarchique » ? Il fallait donc un groupe qui, dans ses institutions mêmes, leur offrit le reflet d'une vie et d'une pensée purement monarchiques. Les jeunes devaient s'en nourrir et en vivre, communier en un mode d'existence qui les marque à jamais de son empreinte. Aussi un tel groupe prit-il tout naturellement la forme d'une communauté.

Et parce que, selon les paroles de Gabriel Marcel : « être monarchiste ne veut pas dire être partisan du régime monarchiste en général, ... mais professer son *allégeance* à une dynastie, à une famille royale... qui prolonge parmi nous la tradition incarnée autour de

laquelle la France s'est constituée », nous nous engageons vis-à-vis de Mgr le Comte de Paris, Chef de la Maison de France.

Notre formation morale, intellectuelle et politique ne se contente pas d'une étude abstraite de la Monarchie; elle nous ordonne de la vivre et de porter témoignage pour elle. Chacun de nous se sent responsable, pour sa part, de l'œuvre de restauration monarchique et française — « Avec des cœurs généreux et des âmes bien trempées », nous voulons être des hommes que leur parole lie et que leurs actes engagent.

Tout Mesnier est donc un *témoin* et un *apôtre*. Toute Mesnie est une pépinière de cadres, surgis de toutes les classes sociales et de toutes les professions qui, formés par elle, serviront dans leur métier, dans leur commune, dans leur province ou dans l'Etat, chacun selon sa vocation propre et sa personnalité.

Les uns et les autres ont fait don de leur personne au Prince. Ils sont prêts à lui consacrer leur vie, à en faire le sacrifice, s'il le faut, pour qu'il refasse la France qu'ont forgée ses ancêtres.

Jeunes royalistes qui n'avez d'autre ambition que de servir, dans la joie et la confiance, la cause monarchique et française, la Mesnie vous attend. Ecrivez-nous ; ne restez pas isolés. C'est aujourd'hui qu'il faut agir.

EN MARGE DE L'HISTOIRE

LA MOMIE DE TURENNE

Cette macabre et passionnante histoire de la tête d'Henri IV n'est pas plus étrange que celle, aussi peu connue, du corps momifié du grand Turenne, mis à jour quelques minutes avant celui du Béarnais.

Un nommé Host l'exposait, en 1793, moyennant finance, à la curiosité des Parisiens. Et, dans sa cupidité sacrilège, ce bon sans-culotte avait entrepris de le débiter morceau par morceau. Il en avait déjà vendu toutes les dents et un doigt lorsqu'il lui fut retiré pour être placé... au musée du Jardin des Plantes. Il y serait peut-être encore si un député, nommé Dumoulard, qui l'y avait découvert « entre un éléphant et un rhinocéros », n'était monté à la tribune des Cinq-Cents pour obtenir qu'on donnât au grand capitaine une sépulture digne de lui.

Le 22 septembre 1800, le corps du prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, était transféré aux Invalides, dans le tombeau même qui avait été sauvé de Saint-Denis.

Lecteurs
du « Courrier de la Mesnie »
**SAVEZ-VOUS VRAIMENT
CE QU'EST LA MESNIE ?**

C'est un groupement de jeunes monarchistes ? D'accord !

MAIS CE N'EST PAS QUE CELA

Pour connaître son esprit, ses principes, sa vie,

**DEMANDEZ-NOUS L'OUVRAGE
REDIGE A VOTRE INTENTION :**

« LA MESNIE »
(80 pages)

L'exemplaire : 60 francs franco.
C.G.P. 5320-75 PARIS.

ANCIENS NUMEROS

Les souscriptions au « Courrier de la Mesnie » n'ont jamais d'effet rétroactif.

Les souscripteurs qui désirent recevoir d'anciens numéros doivent donc nous faire parvenir la somme de 10 francs par exemplaire demandé.

LE CREDO DU PARFAIT RÉPUBLICAIN

Les partis politiques revendiquent chacun le monopole du républicanisme en termes qui ne paraissent pas précisément s'accorder, mon ami Durand, troublé sans doute par les affiches et manifestes de la prochaine consultation électorale m'a déclaré :

— Je m'y perds. Je ne veux pas être un réactionnaire, un fasciste, un traître. Mais qu'est-ce donc qu'un républicain ?

Alors, j'ai rédigé à son usage un credo qui m'a paru conforme aux dogmes de la vraie république progressiste. Et je lui ai lu ceci :

« Je crois que l'homme républicain est libre, que les Etats progressistes engendrent le bonheur et la paix.

« Je crois qu'un patriote républicain ne suit aucune directive d'un gouvernement étranger.

« Je crois que les Etats-Unis sont anti-progressistes, que la Pologne a retrouvé son indépendance, que les Hongrois adorent Staline et que Franco reste le seul danger de guerre pour le monde.

« Je crois à la justice des Cours de Justice et à la pureté des épurateurs.

« Je crois que la presse libérée est libre, virginale, non-conformiste.

« Je crois à la peine capitale pour les trafiquants et les affameurs.

« Je crois que les comités économiques font faire des économies et que la Sécurité Sociale enlève toute impression d'insécurité aux travailleurs.

« Je crois à la dénazification, à la déprostitution, aux nationalisations, aux inscriptions... »

Ici, mon ami Durand m'interrompt.

— Sur le plan des répartitions, protestait-il timidement, j'avoue que...

— Bien sûr. Mais libre à toi d'établir une autre définition du républicanisme. Tu n'auras, par exemple, qu'à inverser toutes les propositions précédentes.

Il a cru que je me payais sa tête.

Et pourtant, je n'avais jamais parlé plus sérieusement...

SAINT-LOUIS ET LA MODE

Un jour qu'à une réception, Joinville s'était montré en plus beaux atours que le roi, celui-ci dit à son fils Philippe :

« Comme a dit le sénéchal, vous vous devez bien vêtir et nettement parce que vos femmes vous en aimeront mieux et vos gens vous en priseront plus. Mais, comme dit le sage, on se doit parer en robes et en armes de telle manière que les prud'hommes de ce siècle ne disent pas qu'on en fait trop, ni les jeunes gens qu'on en fait peu ».

Nous dédions cette parole aux jeunes hommes de ce temps. Elle prouve qu'on peut être un grand Roi, un saint, et donner aux hommes de tous les siècles d'excellents conseils d'économie domestique...

Bulletin intérieur mensuel de la MESNIE
11, Faubourg Montmartre, Paris-9^e
Association déclarée
sous le régime de la loi de 1901
Le Gérant : Régis THOMAS

S. P. I., 27, rue Nicolo, Paris (16^e)